

TEMPERATURE

Du 21 avril 1905.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Values for 1h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- La branche de Laurier béni. Pour un baiser. La mort d'un Juste - Cinq se mains en ballon. La prisonnière. Les contes de Peques. Les contes célèbres - D'An d'Arville à Jules Verne. Les Voleurs de Paris, Femille des du Dimaquo. (Suite.) Mendicité, chiffon. L'actualité, etc., etc.

SUCCEES.

Les délégués de "Board of Trade" de la Nouvelle-Orléans qui se sont rendus à Washington pour exposer devant le secrétaire de la guerre Taft et la Commission du Canal de Panama les avantages qu'offre notre port, au point de vue du trafic entre les Etats-Unis et l'Asie du Sud-Est, ont obtenu un plein succès.

Il est désormais certain que notre port sera traité par le gouvernement des Etats-Unis sur le même pied que les autres grands ports d'expédition, et avec tous les égards qui sont dus à une métropole de l'Union, à l'entrepôt des produits de la vallée du plus grand fleuve du pays.

Dans son entrevue avec les délégués, le secrétaire Taft a dit combien il avait été frappé, lors de son séjour à la Nouvelle-Orléans, il y a quelques mois, des avantages qu'offre notre port à tous les points de vue, et que sa proximité de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud lui assurait incontestablement le plus brillant avenir.

Il leur a permis de faire tout ce qu'ils pouvaient pour assurer à la Nouvelle-Orléans une bonne part de trafic avec l'Asie. L'accord fait aux délégués par le président Shontz et les membres de la Commission du canal a été tout aussi cordial.

M. Shontz leur a donné l'assurance que toutes les facilités seraient offertes à la Nouvelle-Orléans dans le trafic asiatique; que la nouvelle Commission entendait se faire une bonne distinction dans la fourniture des matériaux et des marchandises destinées à l'Asie, et que les navires affrétés par la Commission à New York seraient traités sur le même pied que ceux des autres compagnies.

M. Shontz, qui doit partir prochainement pour l'Asie du Sud-Est, ne pourra, comme il y a été invité par les délégués, passer par la Nouvelle-Orléans, mais il a promis de revenir aux Etats-Unis par notre port. Les délégués du "Board of Trade" ont donc obtenu satisfac-

tion complète sur tous les points. Grâce à leur zèle, à leur activité et à leur dévouement, la Nouvelle-Orléans est assurée d'une grande part de l'immense trafic que vont créer l'achèvement et l'exploitation du Canal de Panama.

LAMENNAIS, NAPOLEON ET LES "DEBATS."

Lamennais était, en 1808, un jeune homme de vingt-cinq ans. Maigre, obéissant, pâle, le corps perdu dans une redingote trop large, le geste gauche, l'aspect timide, la parole brève, saccadée, trébuchante, il se sentait accablé d'une fureur enragée: la police impériale avait osé saisir son premier livre: "Réflexions sur l'état de l'Eglise de France!"

En un style tendu et avec plus de vigueur que d'adresse, avec plus de passion que de mesure, ce débutant venait d'écrire des choses hardies. Il réclamait une réforme. Rien que cela. Après la crise révolutionnaire, il voulait un clergé nouveau. Il dessinait d'une main ferme un plan de renaissance catholique: conciles provinciaux, synodes diocésains, retraites sacerdotales, conférences ecclésiastiques, évangélisation de peuple par les missionnaires. Avec cela, il se dé-tachait du gallicanisme, alors très en honneur; il lui substituait des théories nettement ultramontaines. Dans le moment où Napoléon allait se saisir de Pie VII, il rappelait à l'Empereur la cérémonie du sacre et la politique du Concordat. Il laissait entendre que la religion des droits souverains et que menacer le pouvoir spirituel c'est comprimer les plus solides bases du pouvoir civil.

Il avait jugé que quelques éloges réchaufferaient l'esprit de ses conseils. Il avait donc placé Napoléon au-dessus de tous les capitaines, il l'avait appelé le fils aîné de la Providence, il l'avait lyriquement apostrophé et tatoyé. Or, il se trouva que Napoléon fut moins surpris des éloges que des critiques et qu'il se surprima le livre. Blessé au vit dans son orgueil, Lamennais voulait étrangler Pouché et l'investir l'empereur, bien en face. L'andalous du gouvernement lui semblait monstrueux et sans précédent.

Il dut pourtant déverser sa rancune en secret. "Sous certains maîtres, on ne peut, disait-il, que se taire et souffrir." Il crut, en 1814, l'heure de sa vengeance venue. Après les adieux de Fontainebleau, il courut chez son éditeur. Il s'y avisa d'une petite supercherie que nous expliqua le merveilleux M. A. Fougère, dans la "Revue de Fribourg". Lamennais, par une courte préface, avertit le public que les "Réflexions", condamnées, sur l'ordre de l'empereur, en 1808, paraissaient enfin, "sans addition aucune". Il ne disait pas, et pour cause, "sans suppression". L'éloge de Napoléon disparut du texte nouveau, subrepticement.

Lamennais ne put avouer son pair les joies de son artifice. D'abord, Napoléon en 1815, se permit de quitter l'île d'Elbe et Lamennais jugea prudent de fuir en Angleterre; par surcroît de précaution, il y changea même de nom et se fit appeler Patrick Robertson. Outre Manche, où il était parti trop vite et sans argent, il connut la misère et la faim. C'est là qu'il se décida, après ces dix années de lutte, dont M. Charles Bontard, dans le dernier numéro de la "Revue des Deux-Mondes", note excellentement les divers sta-

des, à entrer sans vocation vraie dans les ordres. Et ce fut de quel poids terrible cette faute a pesé sur le reste de sa vie. Il entra en France. Sa vanité littéraire et sonnet quelques triomphes. Le "Journal des Débats", ne fut pas toujours de ceux qui les encourageaient. Ainsi, en 1824, Péletz y révéla, fort joliment, au grand public, le stratagème de l'innocente préface de 1814. Péletz louait de sa meilleure ironie, la grande fermeté de principes et l'indépendance de l'auteur. Il se gardait bien de nommer Lamennais; il l'appela seulement "un de nos plus célèbres écrivains". Lamennais, qui ne se piquait pas de modestie, avoua naturellement qu'il s'était assenti-té reconnu et répondit. Une polémique, courtoise et malicieuse à souhait, s'en suivit. Elle se fit pas à l'honneur de caractère et de la franchise de Lamennais.

Mais Lamennais ne savait pas plier, et il s'obstinait toujours. La lettre ne l'effraya jamais, ni la qualité des adversaires: l'empereur, pour débiter, et le Pape, pour finir.

CHRONIQUE PARISIENNE

Sait-on que Scarron, — remis sur le tapis, avec son fantôme roulant, par la pièce dont il est question d'autre part, et qui a déjà fait surmonter Coquelicot et Père l'Ombre — sait-on que Scarron fut un de nos confrères qui faisait des gazettes burlesques dont nulle trace n'est restée. Dans l'une, raconte Tallen-mant des Réaux, "il s'avisa de mettre qu'un homme sans nom était arrivé le samedi, s'était habillé à la friperie, et le vendredi, s'était marié; qu'il pouvait dire: Vrai, vrai, vrai, mais qu'on ne savait si la victoire avait été complète."

Or, en ce même jour, La Fayette, toutes choses considérées, de Li-mogea, par son oncle qui en avait évéché, était venu lui et avait épousé Mlle de la Vergne. Le lendemain, quelqu'un pour rire, dit que c'était La Fayette. Dans la gazette suivante Scarron s'en excusa, etc.

Un autre côté peu connu de la vie de Scarron, c'est qu'il s'occupait sérieusement d'alchimie. "Le pauvre homme, dit ce "homme, avait toujours quelque chimère dans la tête et man-giait tout ce qu'il avait de lui: qu'il eût en espérance de la pierre philosophale ou de quelque "autre chose aussi bien fondée." On a, d'ailleurs, peu de renseignements sur ces recherches alchimiques de Scarron. Cloué dans sa chaise par ses infirmités, il se contentait de subventionner, sur sa maigre bourse, les recherches des autres. Il mettait de l'argent dans un tas d'affaires, car Scarron peut-être le premier poète qui "ait fait des affaires"; comme il se avait mis, par exemple, dans cette Compagnie de la France équinoxiale, quand il pensait aller en Amérique pour rétablir sa santé, projet qui lui coûta trois mille livres, mais qui valait d'éprouver cette sage et prudente Françoise d'Aubigné, alors jolie enfant de seize ans, que le chevalier de Méré appelait "la belle Indienne", et qui fut amenée un jour près de la chaise en forme de gerbe roulaute où se tenait le poète perché pour lui donner des renseignements sur l'Amérique.

On aura remarqué le ton dédaigneux avec lequel Mme Scar-

ron parle des recherches cabalistiques de son mari. Elle était peu crédule au merveilleux. Ce qui rendait la sage Françoise sceptique, c'était peut-être qu'une négresse martiniquaise lui avait prédit qu'elle serait "presque reine", comme une autre (ou, qui sait? la même) prédit à Joséphine Tascher qu'elle serait "plus que reine". Or, quelle apparence que la prédiction se réalisât pour la fille du misérable et vagabond Constant d'Aubigné? pour la pauvre enfant aux mains rouges le froid, que réchauffait si mal le brasero de son averse tante, Mme de Neullan? pour la jeune fille abandonnée qui se résignait à épouser un malheureux contre-fait? Plus tard, sans doute, elle eut l'amende honorable à la mégresse prophétique, quand elle fut devenue la puissante marquise de Maintenon.

Scarron avait deux choses à demander à l'art alchimique: la fortune, dont il était fort avide, et la santé, dont il était plus avide encore. Il croyait, comme tout le monde alors, que l'or potable était la panacée universelle. C'est à l'or potable que Brantôme attribue la conservation miraculeuse de la beauté de la duchesse de Valentinois. C'est à l'or potable que Corbiacelli, l'ami de Mme de Sévigné, qui vécut plus de cent ans, prétendait devoir sa longévité merveilleuse. (Voyez la lettre de Mme de Sévigné à Busuy, du 13 oct. 1677.)

L'Empereur Rodolphe eut un médecin qui tint en santé du rant de longues années par ce moyen. Ce médecin avait à son service un jeune garçon du nom de Saint-Léger, à qui, par affection, il montra tous ses secrets. Le médecin mourut, ce garçon eut peur qu'on l'enfermât. Il se sauva, vint à Paris et loua une chambre chez un homme qui recevait des pensionnaires pour l'Université.

Il y avait dans cet hôtel un étudiant nommé du Pré (de qui l'histoire est tirée). Saint-Léger fit ses connaissances, se reconnut discret et l'em-ploya à son service. Tantôt il l'envoyait prendre certaines drogues chez l'apothicaire, tantôt il lui donnait un coffret très lourd à porter chez l'apothicaire (d'or) qui récompensait souvent d'un écu le commissionnaire. Saint-Léger fit des cures admirables. Enfin, M. de Bernighan le reconnut pour cet aide du médecin de l'Empereur qui s'était enfui, et on l'envoya chez lui en exempt. "Il est à la messe", répondit du Pré. Il y était allé, en effet; mais, sans doute, il n'en avait fait que quelques choses, car il ne reparut plus.

Tout le monde croyait alors à des moyens merveilleux et sonda-ins de forcer la main à la Fortune. Le fils du surintendant d'Emery, M. de Thoré, adroit et épinglé jeune, à laquelle il prétendait devoir sa prospérité, M. M. Ségrier avait chez eux une maîtresse indienne, sorcière et sybille, qui leur donnait de l'or à profusion et leur dévoilait les secrets des conseils des Rois. La marquise d'Excideuil, qui raffolait de bombons et de confitures, s'en faisait donner tout son saoul par son mari en lui persuadant que c'était pour se rendre favorable la main de M. Ségrier. Les dames de Normandie se faisaient fêter par le fameux sergent la Brisardière pour faire de beaux mariages. Une demoiselle de Talvat, qu'il fustigeait rudement, cria: "Hé! tout doux, M. de la Brisardière, j'aime mieux qu'il soit un peu moins riche."

L'alchimie n'enrichit pas Scarron, qui gagna et mena tous les jours. Pourtant l'inventaire dressé à sa mort traitait une cer-

taines pièces. Il y avait comme domestiqué un valet de chambre, une femme de chambre, une fille de cuisine, une fille de chambre, et "une fille domestique travaillant en tapisserie." Au moment où il mourut, l'alchimie allait essai-er d'être innocente et tomber aux mains des empoisonneurs. Le "four de digestion" de Sainte-Croix s'allumait, dans le laboratoire de la place Maubert, où venait souvent une petite personne élégante et vive, aux yeux bleus étonnés, aux beaux cheveux châtain, qui était Mme la marquise de Brinvilliers.

Le lendemain. Le ciel est bien, l'air est tiède, les trottoirs sont secs, le temps est gai. Il a suffi que la pluie cesse vers le milieu de la nuit et que le vent souffle pendant quelques heures.

laine aisée. Il y avait comme domestiqué un valet de chambre, une femme de chambre, une fille de cuisine, une fille de chambre, et "une fille domestique travaillant en tapisserie." Au moment où il mourut, l'alchimie allait essai-er d'être innocente et tomber aux mains des empoisonneurs. Le "four de digestion" de Sainte-Croix s'allumait, dans le laboratoire de la place Maubert, où venait souvent une petite personne élégante et vive, aux yeux bleus étonnés, aux beaux cheveux châtain, qui était Mme la marquise de Brinvilliers.

Eleonora Duse.

Mme Gérald Liothow, dans la "Vie normale", trace le portrait psychologique de la célèbre actrice en qui elle reconnaît un des types éternels de l'âme féminine. "L'attitude seule, dit-elle, suffirait à dénoter un inépuisable artiste; car tout y exprime le sens eurythmique de ce qu'on pourrait appeler la méditération plastique. L'occiput, très accusé, mais développé en longueur, puis l'amplyx bombé des tempes, puis les arêtes antérieures et du sommet sinistral mettent la boîte osseuse au nombre des crânes mixtes ronds isolant sérieusement le genre dolichocephalique, indice d'une vive équilibre à tourner imaginatif sentimentale..." Dans une figure pourvue d'un faible maxillaire et de pommettes saillantes, on peut lire tout indiquer de pen-chant à la réverbération atropique; "mais, chez la Duse, les trois zones du système facial — qui dominent les caractères léonin et chevalin, avec prépondérance du premier — se résolvent de proportions à peu près équivalentes, ce qui établit une robuste équilibre des diverses facultés."

Les sourcils épais et de direction oblique disent une mémoire excellente et une volonté impulsive, dominante, mais rendue souple par l'expérience. "De coupe cintrée et de labes rentrés" les yeux sont admirables de dessin et de lumière. Il y a dans le regard une force qui enveloppe et caresse, puis le désir passionné du véritable et du simple, le mépris du tortillé et du cabotage. Le nez, trop aplati sur ses faces latérales et trop distant de la bouche, manifeste malgré ses défauts le goût de l'ordre, l'activité persévérante et un viril courage. La bouche, de grandeur moyenne, charnue, régulière, "doucement virgulee aux coins, typique on ne peut mieux la forme affectueuse". Le menton osseux et porté en avant, mais adouci et légèrement arrondi, "fait pressentir un tact exquis dans les relations, qui modifie heureusement ce que le maxillaire, large et carré, et les oreilles, plutôt grandes, très en relief par la conque et de lobe épais, voudraient exprimer d'audace et d'agressif". En résumé, Mme Duse "admet, approximativement, 40 0/0 de nerveux, autant de sang, et le reste en bilieux-lymphatique". Voilà pour quoi elle a beaucoup de talent.

La seconde semaine d'engagement de "Grand Lafayette" et de sa brillante troupe au Lyrique a été encore plus fructueuse que première. C'est ce soir que cet

universel artiste donne sa dernière représentation.

Deux autres représentations de "Vivian's Papa" au "Crescent", en matinée et le soir aujourd'hui, et cette charmante comédie disparaîtra de l'affiche.

Le départ de demain pour entendre Caroline Hall et ses excellents partenaires.

A partir de demain soir "Nancy Brown" avec Mary Marlowe.

La troupe Baldwin-Melville achève triomphalement la semaine avec "A Royal Slave", un des meilleurs mélodrames du répertoire américain.

Les amateurs de ce genre se rendront de nouveau en toute confiance à partir de demain pour entendre "The Convict's Daughter".

Deux autres représentations de "Vivian's Papa" au "Crescent", en matinée et le soir aujourd'hui, et cette charmante comédie disparaîtra de l'affiche.

Le départ de demain pour entendre Caroline Hall et ses excellents partenaires.

A partir de demain soir "Nancy Brown" avec Mary Marlowe.

La troupe Baldwin-Melville achève triomphalement la semaine avec "A Royal Slave", un des meilleurs mélodrames du répertoire américain.

Les amateurs de ce genre se rendront de nouveau en toute confiance à partir de demain pour entendre "The Convict's Daughter".

Deux autres représentations de "Vivian's Papa" au "Crescent", en matinée et le soir aujourd'hui, et cette charmante comédie disparaîtra de l'affiche.

Washington, 21 avril — Le département de la marine a transmis à la United Fruit Company, de Baltimore, le rapport du lieutenant Evans, commandant le yacht présidentiel "Sylph". Dans ce rapport M. Evans se plaint que le vapeur "Oteri", appartenant à la compagnie sus-mentionnée, n'ait pas répondu à ses signaux de détresse alors que le "Sylph" se trouvait à l'écart au large de la côte.

Le département attend une réponse de cette compagnie qui soit probablement transmettra cette plainte au capitaine du "Oteri". Dans son rapport le lieutenant Evans demandait au département de prendre les mesures qui lui jugerait convenables. Comme il n'y a aucune loi qui puisse obliger un navire à porter secours à un autre navire en danger, il est probable qu'une recommandation sera faite au congrès afin qu'il prenne une loi fixant les devoirs auxquels sont astreints les capitaines de navires.

West Palm Beach, Floride, 21 avril — M. Jefferson a passé une très bonne nuit. Sa santé fait des progrès constants et les médecins espèrent le voir bientôt hors de danger.

La santé de Joseph Jefferson.

Feuilleton

— DE —

L'Abéille de la N. O.

2474 Commerce St. 27 Janvier 1905

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vincy

TROISIÈME PARTIE.

Douleurs sur douleurs.

III

EN DETRESSE.

Suite.

— Tu vas me donner un coup de main pour monter le bagage

expliquait le cocher... c'est une cliente que je t'aime. — Bos... dit Gaspard. Et, vers Martha qui, sur le trottoir, examinait la façade de l'hôtel... une façade étroite et propre qui tranchait violemment entre les deux hautes maisons noires qui l'encadraient: — Batez donc, madame... entrez donc... Martha entra. Au bout d'une allée dallée, c'était l'escalier aux marches recouvertes de petites bandes de linoléum... Au seuil de l'escalier, s'ouvrait le bureau... Martha y pénétra...

Personne... Elle inspecta machinalement la pièce, sommairement meublée d'une table ronde... d'une armoire à linge... d'un casier où s'alignaient les bougeoirs, et les serva aux petits numéros de carte... et d'un lit cage pour le garçon... Pendant ce temps on montait sa malle... Les galoches du cocher menaient contre les marches un train d'enfer... mais sa voix menait un train encore plus étourdissant... C'est qu'il racontait à Gaspard son aventure avec son Angliche: — Figure-toi... narrait-il, la gorge déjà étranglée de rire... figure-toi qu'il me dit alors comme ça: "C'est très bien comme ça..." A n'en pas douter, cette histo-

re ferait le tour de Paris... de station en station... de client en client... de connaissance en connaissance... Martha s'était un peu détournée... Par la fenêtre aux minces rideaux, elle distinguait le mouvement de la rue populeuse... les allées et venues des gens qui... la journée terminée, enfin!... regagnaient le logis et les attendaient le repas et le repos dromiquement gagnés... Elle frissonna... Elle avait froid... Elle était très lasse... Elle avait bien besoin de repos aussi... L'hôtelier et le cocher redescendaient... — Voilà, c'est fait, madame... dit celui-ci... — Je n'avais qu'une chambre de libre... dit le logeur... C'est un troisième... La prenez-vous à la semaine, à la quinzaine ou au mois?... — Le mois, c'est vingt-cinq francs... — Je ne resterais ici que trois ou quatre jours... dit Martha... — Ce sera comme vous voudrez, madame... — L'on paye d'avance, n'est-ce pas?... reprit Martha qui venait d'apercevoir, collé sur la muraille, un avis comportant cette condition de location... — Ce sera comme vous voudrez, madame, répéta le logeur... — Pourtant, puisque vous ne savez pas combien de temps on

juste vous garderez votre chambre, vaudrait peut-être mieux attendre... Enfin, ce sera comme vous voudrez... — Tout de même, la semaine commencent se paye entière... Martha régla une semaine d'avance... Elle tenait désormais les logeurs, hôteliers, albergistes en grande suspicion!... puis elle régla son cocher... et, précédée de Gaspard, gagna sa chambre... Ah! c'était pas luxueux! Une étroite couchette de fer... une chaise... une petite table supportant les quelques objets de toilette qui sont indispensables... Et c'était tout... Mais ça avait l'air très propre... Les draps du lit étaient blancs... L'oreiller gonflé invitait au sommeil... Martha alla fermer les persiennes... Elle était si lasse qu'elle ne voulait pas dîner... Elle commença de se déshabiller à la lueur vacillante et rougeâtre d'une mauvaise bougie... Puis, sa bagie souffiée, elle se coucha à tâtons... Elle balbutia sans vagues prières... se recommanda aux deux éternels qu'elle pleurerait éternellement... et... tout de suite... s'endormit d'un lourd sommeil sans rêves... tandis qu'un dehors la pluie continuait de crépiter contre les façades et sur les toits...

Le lendemain. Le ciel est bien, l'air est tiède, les trottoirs sont secs, le temps est gai. Il a suffi que la pluie cesse vers le milieu de la nuit et que le vent souffle pendant quelques heures. Et voici Paris agréable et propre. Berrée dans sa robe noire d'éphéline... enveloppée de sa mante... Martha va d'un petit pas vif... les yeux en quête, inspectant les écriteaux de location... Elle s'est levée pleine de courage... elle a chassé ses appréhensions... elle est décidée à lutter bravement... elle est résolue à se montrer digne de ceux qui... de là haut... la voient et la protégeront sans doute... D'ailleurs, elle a été reprise du pressentiment qui lui est venu à la fois, où dormait ses morts bien-aimés... de ce pressentiment qu'une mission lui est dévolue, une mission de réparation et de sacrifice... de ce pressentiment qu'un but, encore mystérieux, est réservé à sa vie que cependant, elle s'imagine parfois, devoir être désormais sans objet... Et cela la fortifie... A son insu, elle enlève le charme de la matinée ensablée... Et elle va... Le spectacle de la rue l'amuse... Elle s'intéresse aux boutiques sans appaître de ce quartier ce-

trier... elle s'intéresse à ce mouvement de faubourg... On la couloie, on la boucoule... Elle s'y prend pas garde... On se retourne sur son passage, de temps à autre... Hant comme une botte, sa longue corbeille vide sous le bras, un apprenti boucher se range pour la laisser passer pais, avec un claquement de langue de quelqu'un qui s'y connaît, et tout en allongeant un coup de sonlier à un roquet qui le frôle: — Elle est rien gironde, la môme... En effet, Martha est délicate avec son teint pâle, ses grands yeux fatigués, sa petite bouche mélancolique, le par ovale de son visage qu'encadrent les bandeaux d'or de ses cheveux... Elle ne s'en doute guère... Elle traverse la chaussée, se garant des petites baladeuses des marchandes ambulantes... En sortant de l'hôtel des Trois-Bourguignons, elle a pris un coup d'œil sur la montée de la rue Oberkampf... a continué la rue Saint-Maur... et la voici à l'église Saint-Joseph... Elle ne s'était encore décidée à rien... Elle ne se sent pas les écritures qui manquent, cependant... Elle revient sur ses pas, plus lentement... Elle entre dans un maison... puis dans une autre... puis dans d'autres... Là, les logements vacants sont

trop chers... toi, il donneur sur une courtes tellement exigée que l'on dirait un paillard... ailleurs une dispute enragée qui emploit toute la cage de l'escalier la fait fur assésit... Elle arrive à la rue d'Angoulême... La descendra-t-elle?... Elle la descend... Elle s'arrête bientôt... Elle est en face d'une espèce de vaste cité dont la cour fort longue et garnie de trottoirs lui semble devoir être en retour et se prolonger jusqu'à revenir à la rue... Tous les vingt pas, débouchent des escaliers marqués de numéros... Et quelle formidable ruée d'artisans!... On entend ronfler des tours... siffler des rabots... grincer des scies, des marteaux retombant en cadence, enfouissant des clous, assomplissant le métal... Et des refrains de chansons populaires accompagnent le travail, scandés par les criaileries aiguës d'une bande de marmots qui s'abattent au hasard des ruisseaux et des flaques... Le long des pilastres de la monumentale porte cochère à deux vantaux large ouverte... l'un de ces vantaux est paré d'une petite porte pour les allées et venues nocturnes... c'est toute une succession d'écriteaux... Ah! il y en a des logeurs à